

Mardi 19 décembre 2006

Les identités culturelles dans l'Antiquité (I)

Catherine Baroin et Anne-Lise Worms

Résumé

La bibliographie qui suit ce résumé montre à quel point la question de l'identité ou des identités antiques intéresse les chercheurs depuis une quinzaine d'années. Mais que recouvre exactement le terme « identité(s) » pour l'Antiquité grecque et romaine ? Et, d'abord, ce terme existe-t-il en latin et en grec ? Que faut-il du reste entendre par « romain », « grec », etc. ? Pour éviter l'ethnocentrisme et les reconstructions *a posteriori*, une étude lexicale liminaire est indispensable. Elle est nécessaire aussi pour « lire » les différentes approches (historiques, ethnologiques, anthropologiques) de la question des identités antiques, et leur évolution dans les 30 dernières années environ, ce que nous examinons dans un second temps. Nous ne pouvons établir ici un bilan exhaustif de toutes les recherches en cours, mais souhaitons seulement montrer comment les études récentes renouvellent la question de l'identité.

I. L'identité en question

1) Identité : problèmes de définition

Si le terme même d'identité est d'origine latine, il faut rappeler que le mot « *identitas* » est une création tardive, du IV^e siècle de notre ère, utilisée en particulier par les théologiens chrétiens pour définir la Trinité. En effet, dans le monde romain, il importe d'abord de pouvoir identifier un individu, en lui assignant un nom et un statut social qui le rattachent à un groupe¹. Cela invite à se méfier d'un lien qu'on pourrait établir trop rapidement entre identité et individu, identité et personnalité ou intériorité. Rappelons aussi que le mot latin *persona* désigne d'abord le masque porté par les acteurs, avant de désigner la personne grammaticale ou la personne juridique.

Les propos que tient J.-P. Vernant dans l'introduction de son ouvrage *L'individu, l'amour, la mort*, dont le sous-titre est « Soi-même et l'autre en Grèce ancienne »², sont révélateurs des difficultés que l'on peut éprouver à définir une identité grecque et offrent un point de départ utile.

Se demandant « en quoi consiste, pour un Grec de l'Antiquité, l'identité de chacun », il indique en ces termes le cadre général dans lequel doit, selon lui, s'inscrire tout essai de réponse à cette question : il s'agit, écrit-il, de « cerner le problème de soi face à l'autre, d'en élucider les implications, d'en mesurer aussi les enjeux pour qui cherche à comprendre la façon dont procède chaque culture pour doter l'individualité humaine d'un statut plus ou moins cohérent, socialement établi, avec un contenu, des frontières, des valeurs qui diffèrent suivant les temps et les lieux »³. Cela implique de prendre en compte la spécificité de la société grecque : « Dans une société de face à face, une culture de la honte et de l'honneur où la compétition pour la gloire laisse peu de place au sens du devoir et ignore celui du péché,

¹ Voir Cordier 2004. Les références figurent dans la bibliographie donnée à la fin de l'article.

² Vernant 1996 [Nous nous référons à la dernière édition].

³ Vernant 1996, p. I.

l'existence de chacun est sans cesse placée sous le regard d'autrui. C'est dans l'œil de son vis-à-vis, dans le miroir qu'il vous présente que se construit l'image de soi. Il n'est pas de conscience de son identité sans cet autre qui vous reflète et s'oppose à vous, en vous faisant front. Soi-même et l'autre, identité et altérité vont de pair, se construisent réciproquement »⁴. Et parmi les « formes diverses que l'autre a revêtues aux yeux des Grecs » — les bêtes, les esclaves, les Barbares, les enfants, les femmes... —, J.-P. Vernant choisit d'en étudier trois : la figure des dieux, la face de la mort, le visage de l'être aimé.

De fait, l'un des premiers signes du fait que *l'autre* soit inévitablement le terme par rapport auquel une « identité grecque » puisse être définie est peut-être qu'il n'existe pas en grec, à proprement parler, de terme pour dire « identité », au sens où nous l'entendons aujourd'hui⁵.

Les textes dans lesquels la notion même d'identité apparaîtrait n'existent pas et il faut donc tout simplement se poser cette double question : qu'est-ce qu'être Grec, pour les Grecs *et* pour nous ?

En effet, la conscience qu'il existe non seulement une histoire des termes par lesquels les Grecs se désignent eux-mêmes, de la signification qu'ils donnent à ceux-ci et de leurs emplois, mais aussi une histoire de ce que nous entendons nous-mêmes par « Grecs » ou par « hellénisme », est au cœur des interrogations de ces dernières années. Les Grecs sont aussi des autres pour nous. Suzanne Saïd insiste ainsi, dans l'introduction aux actes du colloque *Hellenismos. Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*⁶, sur l'historicité des diverses définitions de l'identité grecque et sur la nécessité de les contextualiser. Elle rappelle que, si le concept d'hellénisme fut dans un premier temps envisagé uniquement par rapport à celui de « barbarie », auquel on s'est longtemps intéressé de façon quasi exclusive — on définissait ainsi le grec par le non-grec —, les recherches se sont ensuite davantage orientées vers les phénomènes de refus ou d'acceptation de l'hellénisme, puis ont tendu, dans un mouvement de rectification et de synthèse, à mettre davantage en évidence les notions d'interaction ou de juxtaposition⁷. Cependant ces différentes études n'ont, selon elle, donné à voir des Grecs qu'un « reflet »⁸ (dans le cas des travaux sur les barbares) ou n'ont induit (dans les recherches sur l'hellénisation) qu'une définition objective et contemporaine de l'hellénisme⁹, valable avant tout pour un historien contemporain. D'où la nécessité de se placer « sur un plan subjectif »¹⁰, comme le confirme Michel Casevitz dans l'article qu'il consacre au terme même d'*hellenismos* ; ce mot grec, rappelle-t-il, était inconnu des Grecs de l'époque classique, n'est apparu qu'à la Renaissance et est avant tout ce qu'il nomme un

⁴ Vernant 1996, p. II.

⁵ Le substantif *autotès*, formé à partir du pronom *autos* (équivalent du latin *idem* ou *ipse*), n'apparaît qu'une seule fois, chez Sextus Empiricus, philosophe du III^e s. ap. J.-C. (*Contre les mathématiciens*, 10, 261), dans le sens d'identité mathématique.

⁶ Cité *Hellenismos* 1991.

⁷ *Hellenismos* 1991, Introduction, pp. 3-4. S. Saïd cite en particulier, comme témoins de cette évolution, l'ouvrage de A. Momigliano, *Sagesse barbare, les limites de l'hellénisation*, Paris, 1979 et le recueil d'articles édité par A. Kuhrt et S. Sherwin-White, *Hellenism in the East. The Interaction of Greek and non-Greek Civilizations from Syria to Central Asia after Alexander*, Berkeley, 1987.

⁸ *Hellenismos* 1991, p. 4.

⁹ La « grécité » n'étant définie qu'« en termes de langue, de littérature, mais aussi d'architecture [...], d'institutions [...] ou de cultes » (*ibid.*).

¹⁰ L'adoption de ce point de vue « subjectif » est sensible dans les études récentes : cf. par exemple *Greek Identity in the Western Mediterranean* 2004.

« concept rétrospectif » : « C'est l'image que les maîtres de la Grèce, les Romains, ont su créer et imposer »¹¹.

Il est donc impératif de s'interroger à la fois sur les termes, leurs sens et leurs emplois *et* sur ce qui permet à un Grec de se définir comme tel, c'est-à-dire sur les critères et les concepts qui servent à définir le fait d'être grec.

2) Lexique de l'identité dans l'Antiquité grecque et romaine

Tout d'abord, comment dit-on « grec » ?

Le terme *Graïkos* est très peu employé et seulement à partir d'Aristote (donc à la toute fin de l'époque classique) pour désigner « les Grecs », au lieu du terme « Hellènes », et parfois dans un sens péjoratif par les Romains, comme en témoigne Plutarque¹².

Le terme le plus répandu est *Hellen* (pluriel : *Hellènes*) ainsi que ses dérivés (*hellenizô*, parler grec, helléniser ; *hellenikos*, grec, hellénique ; *hellenismos*, qui désigne, chez les auteurs tardifs, soit l'emploi correct d'un terme ou d'une tournure syntaxique, soit le caractère grec d'une attitude, de faits culturels ou religieux, etc.).

Qu'en est-il en latin : comment se dit le fait d'être latin et/ou romain ?

Le terme *latinitas*, qui est un calque du terme *hellenismos*, désigne d'abord la « correction linguistique » (du latin)¹³, et pas « la latinité » comme concept. Quant à *romanitas*, le mot n'est employé qu'une fois, au début du III^e siècle ap. J.-C., par Tertullien (*De pallio*, IV, 1) ; il s'agit alors d'une « romanité » construite par Tertullien en opposition avec ce qui serait une identité punique d'avant la conquête romaine. La façon dont ce terme est créé et utilisé montre que la « romanité », « l'identité » sont des concepts, des constructions intellectuelles qu'il faut situer dans leur contexte.

Le terme *Romanus* signifie « romain », mais qu'est-ce qu'un Romain ? Envisageons-le ici comme un citoyen qui vit dans la ville (*Vrbs*) ou dans l'Empire de Rome, qui peut parler ou/et écrire en latin ou en grec ou dans ces deux langues, ou bien encore dans une autre langue parlée dans l'Empire. Notons en effet que « *Romanus* » ne qualifie jamais la langue des Romains¹⁴. Cela indique déjà que la langue n'est pas le critère unique pour définir ce qui serait une « identité romaine ». L'adjectif *Latinus*, en revanche, qui renvoie au Latium, qualifie la langue. On le rencontre aussi dans l'expression « *nomen Latinum* », qui désigne en fait l'ensemble des *Latini*, c'est-à-dire des peuples qui sacrifient au sanctuaire fédéral de Jupiter dans les Monts Albains, le Latiar, lors des Fêtes latines¹⁵. D'après Florence Dupont, il y a là un « imaginaire latin », actualisé dans des rites identitaires, en dehors de tout substrat ethnique.

¹¹ M. Casevitz, « *Hellenismos*. Formation et fonction des verbes en *-izô* et de leurs dérivés », dans *Hellenismos* 1991, p. 16.

¹² Cf. par exemple Plutarque, *Caton l'Ancien*, 9 ; *Cicéron*, 5.

¹³ Cf. l'article de F. Desbordes dans *Hellenismos* 1991, « *Latinitas* : constitution et évolution d'un modèle de l'identité linguistique », pp. 33-48.

¹⁴ Voir l'analyse de F. Dupont dans la conclusion de l'ouvrage collectif *Façons de parler grec à Rome* 2005 (p. 274).

¹⁵ Voir F. Dupont dans *Façons de parler grec à Rome* 2005, pp. 255-277, en particulier, pp. 272 *sqq.*

Quant à *Graecus* et *Graecia*, ces termes sont des créations de la langue latine, puisque ce sont les Romains qui, par la conquête, créent la Grèce et les Grecs¹⁶, là où il y avait des cités et des royaumes. *Graecus*, sur lequel est probablement formé le grec « *Graikos* »¹⁷, est le terme le plus neutre utilisé pour désigner la langue grecque et « les Grecs », sans distinction d'origine, sans référence ethnique ou géographique. Cependant « *Graecus* » est aussi utilisé « pour désigner un usage romain pensé comme grec »¹⁸. Il faut donc considérer *Graecus* comme un adjectif catégoriel, qui ne prend sens qu'en contexte et souvent par opposition à un autre terme.

II. Recherches récentes : de l'identité aux identités

1) Orientations de la recherche

Les recherches récentes des historiens de l'Antiquité sur la question de l'identité ont emprunté à d'autres disciplines, la sociologie, dans les années 70, puis l'ethnologie et l'anthropologie¹⁹. Grâce aux apports de ces deux dernières disciplines, les chercheurs privilégient l'étude des identités communautaires, des interactions culturelles²⁰, en s'intéressant notamment à la langue (parlée, écrite) et à la « culture matérielle » (material culture)²¹ : les monnaies, les oeuvres d'art, les monuments, les fêtes, les rites, le corps, le vêtement, etc.²² Cette recherche sur les identités antiques a trois orientations principales : elle s'intéresse à

- l'identité politique des collectivités civiques, en relation avec un pouvoir « supra-civique », en particulier l'Empire romain,
- l'identité culturelle propre à certaines communautés,
- l'identité individuelle en relation avec la conscience ou l'image de soi.

Cependant, cette anthropologie rétrospective, privée d'informateurs directs, est consciente de ne pouvoir saisir le plus souvent que les pratiques identitaires d'une élite, sans pouvoir approcher ce que seraient des identités individuelles dans leur multiplicité²³.

¹⁶ C'est ce qui explique le titre de l'ouvrage collectif dirigé par V. Huet et E. Valette-Cagnac, *Et si les Romains avaient inventé la Grèce ?* (2005).

¹⁷ Voir M. Dubuisson, « *Graecus, graeculus, graecari* : l'emploi péjoratif du nom des Grecs en latin », *Hellenismos* 1991, pp. 315-335.

¹⁸ E. Valette-Cagnac, « Introduction : *Vtraque lingua*. Critique de la notion de bilinguisme », dans *Façons de parler grec à Rome* 2005 (pp. 7-35), p. 32.

¹⁹ Pour un rapide historique de la recherche dans ce domaine, voir l'article de P. Cordier, « *Varius in omni genere uitae*. L'acculturation, les identités, le métissage et les faits culturels romains entre histoire et anthropologie », dans *Et si les Romains avaient inventé la Grèce ?*, 2005, pp. 295-305.

²⁰ Ainsi, on a récemment adopté le terme d'« hellénicité » (« *hellenicity* »), par référence à celui d'« ethnicité », pour décrire le mélange d'éléments ethniques et culturels dans la perception que les Grecs ont de leur propre identité : cf. J. M. Hall 1997 et 2001.

²¹ Voir G. Williamson, « Aspects of identity », dans *Coinage and identity* 2004 (pp. 19-27), p. 20.

²² Voir C. Howgego, « Coinage and identity in the Roman Provinces », dans *Coinage and Identity* 2004, pp. 1-17.

²³ Cf. G. Williamson, *loc. cit.* note 21, pp. 16-26.

2) Pour des identités « en acte », mixtes et contextuelles

Un des apports de l'anthropologie est le concept d'activité en acte²⁴, d'identité comme processus dynamique, d'identité construite²⁵, et donc susceptible d'être déconstruite et reconstruite, par opposition à une identité qui serait réifiée et immuable.

Ainsi, il n'existe pas d'identité « romaine » pure, ni d'identité « grecque » pure, qui existeraient indépendamment d'« influences » ou avant des importations de mœurs et de styles dues, par exemple, à la conquête territoriale et politique. Pour les hommes²⁶ comme pour les objets ou les monuments²⁷, l'identité peut être multiple, mixte, hybride, sans qu'il y ait pour autant de conflits entre les différents aspects de cette identité. Selon le contexte, c'est une identité qui est exprimée plutôt qu'une autre, par le nom par exemple, ou le vêtement²⁸. Il importe en effet de toujours considérer le « caractère interactif, négocié et contextuel de l'identité »²⁹.

C'est dans cette perspective qu'il faut, nous semble-t-il, aborder la question des « identités » grecques et romaines.

III. À la recherche des identités grecque(s) et romaine(s)

1) Qu'est-ce que « la Grèce » et « les Grecs » ?

Lorsqu'on essaie de délimiter d'un point de vue géographique, politique ou linguistique les notions de « Grèce » ou de « Grecs »³⁰, on s'aperçoit que ce ne sont pas des données

²⁴ Voir R. Preston, « Roman questions, Greek answers : Plutarch and the construction of identity », dans *Being Greek under Rome* 2001 (pp. 86-119), p. 87 : « Identity is now seen not as an eternal given, but as something actively constructed and contested in a particular historical context, based on subjective, not objective criteria ».

²⁵ Deux ouvrages cités dans notre bibliographie comportent ce verbe dans leur titre : *Constructing identities in late Antiquity* 1999 et *Memoria e identità. La cultura Romana costruisce la sua immagine* (2003).

²⁶ Voir les exemples de Lucien de Samosate et de Paul de Tarse cités par G. Williamson, *loc. cit.* note 21, dans *Coinage and identity* 2004, pp. 22-25.

²⁷ Dans le domaine de l'art, voir par exemple C. Müller, « Conclusion : archéologie et identité dans la perspective de l'anthropologie constructiviste », pp. 385-396, dans *Identités et cultures dans le monde méditerranéen antique* 2002, p. 389 : « il n'est point d'identité unitaire et homogène des groupes sociaux grecs tels qu'on peut les percevoir, de l'archaïsme à l'hellénisme, à travers les matériaux figurés qu'ils nous ont laissés [...]. Et les archéologues acceptent mal aujourd'hui d'étiqueter leur matériel sous des rubriques exclusives et définitives (« parien », « naxien », « macédonno-thrace » etc.) et cherchent au contraire à en établir la diversité. », et p. 391 : « La notion d'hybridité implique donc de renoncer à toute tentation de retrouver une quelconque « linéarité » dans la diffusion des modèles et des « influences » par eux exercées, tous termes pratiquement bannis aujourd'hui du vocabulaire des stylisticiens. »

²⁸ Voir F. Colin, « Onomastique et société. Problèmes et méthodes à la lumière des documents de l'Égypte hellénistique et romaine », dans *Noms, identités culturelles et romanisation sous le Haut-Empire* 2001, pp. 3-16. Pour le vêtement, on pense notamment à l'opposition romaine entre la toge, « uniforme » du citoyen romain, et le *pallium*, vu comme un manteau grec et porté par les Romains dans certains contextes.

²⁹ P. Cordier, *loc. cit.* note 19, dans *Et si les Romains avaient inventé la Grèce ?* 2005, p. 303. Voir aussi G. Williamson, *loc. cit.* note 21, dans *Coinage and identity* 2004, p. 22 : « Questions about identity are always contextual ».

³⁰ Voir à ce sujet l'article de E. Lévy, « Apparition des notions de Grèce et de Grecs », dans *Hellenismos* 1991, pp. 49-70.

objectives, mais des objets constitués par les discours de tous ceux qui, de l'Antiquité jusqu'à nos jours, ont réfléchi à ces questions.

Tout d'abord, la terminologie paraît, à l'époque archaïque, fluctuante : chez Homère, on voit apparaître le terme « Hellade » pour désigner la Grèce – toujours, semble-t-il, la Grèce centrale – et l'on trouve « Hellènes » dans l'*Iliade*, mais pas dans l'*Odyssée*. Un peu plus tard (à partir du VI^e siècle av. J.-C.), le terme « Hellade » désigne parfois aussi la Grèce centrale et les îles (cf. Hymne homérique *À Apollon*). S'y ajoute le terme de « Panhellènes », qui désigne l'ensemble des Grecs. Thucydide souligne, dans le livre I de son *Histoire*, l'absence d'un terme commun pour désigner tous les Grecs chez Homère, parle d'une diffusion progressive du nom d'Hellènes et remarque qu'Homère n'emploie pas non plus le terme de « barbares » : cela s'explique, selon lui, par le fait que les Hellènes « n'accomplirent rien en commun avant la guerre de Troie » (I, 3).

Apparaissent ensuite des distinctions tout d'abord linguistiques, puis politiques, en particulier lorsqu'il s'agit des guerres médiques, présentées par les écrivains de l'époque classique comme une guerre contre « le Barbare ». Hérodote (début V^e siècle), dans un texte célèbre (VIII, 144), définit l'entité hellénique, non pas la Grèce mais le fait d'être Grec (en grec : *to hellenikon*) plus exactement, comme le fait d'avoir « même sang, même langue, sanctuaires et sacrifices communs, semblables mœurs et coutumes ».

On s'oriente donc vers une définition culturelle du fait d'« être grec » qui prévaudra à l'époque classique (chez Isocrate, *Panégryrique d'Athènes*, § 50, chez Démosthène). Mais cette définition reste malgré tout complexe et problématique et elle est souvent remise en question par les Grecs eux-mêmes. On voit ainsi Platon souligner, dans le *Cratyle*, que « les Grecs ont reçu des Barbares un grand nombre de mots » (409 e) ou certains auteurs (Sophocle, Antiphon, Démocrite) insister sur l'unicité du genre humain³¹.

Plus tard, Plutarque expliquera en quoi Alexandre fut bien l'héritier de cette conception classique, de ce que l'on peut malgré tout appeler, avec les réserves que nous avons évoquées plus haut, l'hellénisme, fondé sur une communauté de race, de langue et de culture, mais montrera qu'il a aussi dépassé, par la spécificité de sa politique d'hellénisation, l'antithèse Grecs / Barbares.

Enfin, sous l'Empire romain, « grec » sert à caractériser moins une simple origine géographique ou l'appartenance à une ethnie qu'un ensemble de faits et de pratiques culturels (connaître et pratiquer la langue et la culture grecques), ce qui conserve à la définition de l'identité grecque sa complexité – complexité que met bien en évidence l'ouvrage collectif dirigé par Simon Goldhill, *Being Greek under Rome. Cultural Identity, the Second Sophistic and the development of the Empire*³². L'héritage culturel grec y est en effet non seulement préservé, mais aussi revivifié et actualisé *à la fois* par des Grecs qui peuvent être, à l'instar du sophiste Aelius Aristide³³, citoyens romains, mais font le choix d'écrire en grec *et* par les Romains.

Cet héritage peut être alors parfois mis au service de revendications politiques et religieuses étroitement imbriquées. Ainsi, l'adjectif « *hellenikos* », dérivé du terme « *Hellenes* » qui avait déjà été utilisé au III^e siècle av. J.-C. par les traducteurs de la Bible en

³¹ Pour les définitions de l'hellénisme à l'époque classique, voir l'article de M. Trédé, « Quelques définitions de l'hellénisme au IV^e siècle avant J.-C. et leurs implications politiques » dans *Hellenismos* 1991, pp. 71-80.

³² Goldhill 2001.

³³ À propos d'Aelius Aristide, voir l'article de E. Oudot, « Athènes repeinte en cité grecque ? Quelques remarques sur l'idéologie du *Panathénaïque* d'Aelius Aristide », dans *Et si les Romains avaient inventé la Grèce ?* 2005, pp. 319-335.

grec (la Septante) pour désigner les « païens » ou les Gentils, est employé par les Pères de l'Église du IV^e siècle ap. J.-C. pour caractériser la « culture païenne » dans son ensemble, par opposition à l'Ancien et au Nouveau Testament. Inversement, l'empereur Julien (IV^e siècle), farouche partisan de l'hellénisme, utilisera le terme et le concept auquel il renvoie (la culture grecque, c'est-à-dire tout à la fois la langue, la littérature *et* la religion) pour s'opposer, dans ses écrits comme dans ses actes politiques, au christianisme qui est en passe de s'imposer définitivement, partout et sous de multiples formes, dans le monde romain.

Ce qui se perd en revanche à l'époque romaine, c'est l'hellénisme comme modèle politique. Car ce qui définit aussi les Grecs, originellement, à l'époque archaïque et à l'époque classique, c'est l'appartenance à une cité. « Être grec », c'est être citoyen de telle ou telle cité de la Grèce (au sens restreint de Grèce continentale ou au sens large : Grèce continentale, Grèce des îles, des colonies essaimées un peu partout dans le bassin méditerranéen). Chaque cité s'invente en effet une identité qui lui est propre : on aura ainsi une multiplicité d'identités, l'identité athénienne, spartiate ou thébaine, ce qui contribue à rendre encore plus complexe et problématique la définition d'une identité grecque.

On peut prendre l'exemple d'Athènes. L'identité athénienne repose en partie sur un mythe fondateur, le mythe d'autochtonie, comme l'a montré Nicole Loraux³⁴, en partie sur la définition d'un statut légal (être citoyen athénien) ; cette identité spécifique, qui implique des droits mais aussi des devoirs, s'articule à une identité impersonnelle, l'État ou la cité, et se manifeste dans des contextes institutionnels (l'*ekklesia*, la boulè, etc.).

Il faut cependant noter que ces distinctions, qui valent pour l'époque classique mais n'ont plus de sens à l'époque romaine, par exemple, ne sont pas aussi simples qu'il y paraît et qu'elles ont été remises en question, ou au moins nuancées dans les recherches récentes, qui tendent à mettre en évidence des différences de statut ou de situation parmi les citoyens athéniens eux-mêmes. La tendance actuelle est de considérer que l'idée d'une identité politiquement et culturellement homogène est très discutable³⁵.

2) Au-delà de la « romanisation » et de l' « hellénisation » : « l'altérité incluse »

La question de l'identité ou des identités romaines inclut celle de la « romanisation » (de l'Italie, puis de l'empire), et de la question qui en est le corollaire, celle de la « résistance »³⁶ à cette romanisation. Ces deux concepts sont aujourd'hui largement remis en cause³⁷, au profit de l'étude d'identités complexes, qui associent cultures locales et éléments se donnant comme typiquement romains, dans les cultes, les monnaies ou l'onomastique³⁸. Ainsi, comme l'expliquent M. Dondin-Payre et M.-T. Raepsaet-Charlier, à propos des provinces romaines de Gaule et de Germanie, « [les procédés d'adaptation des noms], loin de prouver une résistance au vainqueur [...], manifestent au contraire la volonté d'adopter des appellations latines, sans que la rupture avec le patrimoine indigène en découle : la romanisation est

³⁴ Voir Loraux 1996.

³⁵ Toutes ces questions sont débattues dans l'ouvrage collectif *Athenian Identity and Civic Ideology* 1994.

³⁶ Voir par exemple Benabou 1976.

³⁷ Voir *Cultural identity in the Roman Empire* 1998, p. 175 ; Le Roux 2004 ; V. Huet et E. Valette-Cagnac, Introduction, *Et si les Romains avaient inventé la Grèce ?* 2005, p. 9.

³⁸ Pour les cultes, voir notamment Beard M., North J. et Price S., *Religions de Rome* 2006 (en particulier chap. VII) ; pour le monnayage, *Coinage and Identity in the Roman Provinces* 2004 ; pour l'onomastique, *Noms, identités culturelles et romanisation sous le Haut-Empire* 2001.

adaptation et fusion de civilisations, jusque dans la sphère la plus intime et la plus individuelle, celle de la désignation des personnes »³⁹. Le fait d'« être romain » est ainsi envisagé moins comme un état imposé à un individu ou une communauté que comme un processus dynamique, créateur d'identités mixtes⁴⁰.

Une critique analogue est à l'œuvre à propos de la notion d'« hellénisation ». En général, les historiens considèrent qu'il y a une première hellénisation de Rome au début du III^e s. avant J.-C. (avec la prise de Tarente par Fabius Maximus Cunctator, en 272) et qu'il existe une seconde hellénisation, selon une formule de P. Veyne, dans les dernières années de ce même III^e siècle (avec la prise de Syracuse par Marcellus en 212). Cette hellénisation constituerait une transformation, voire une altération d'une identité romaine pure et première⁴¹. Or cette identité purement romaine n'existe pas : sur le plan historique comme sur le plan des représentations⁴², les Romains sont issus d'un mélange de différents peuples, en particulier des Étrusques et des Italiques, tout en se considérant comme Grecs depuis toujours⁴³. Mais, selon le contexte et le type de discours, un élément de la culture (un culte, un objet d'art, une pratique sociale) peut être défini comme spécifiquement romain ou, au contraire, comme autre, étranger : étrusque, grec, oriental⁴⁴... En même temps, cette altérité est incluse dans la culture romaine⁴⁵. C'est le cas en particulier des activités et des lieux de l'*otium* (loisir) : le banquet, la philosophie, le théâtre..., qui sont considérés à la fois comme grecs et totalement inscrits dans la culture romaine.

Aussi vaut-il mieux sans doute préférer à la notion de romanisation et à celle d'hellénisation, celle d'acculturation ou de métissage, pour envisager les objets d'étude comme des objets complexes, hybrides, « transculturels »⁴⁶, en prêtant toujours attention au contexte dans lesquels ces objets apparaissent et à la stratégie des discours qui les définissent comme romains ou non-romains.

³⁹ *Noms, identités culturelles et romanisation sous le Haut-Empire* 2001, p. VIII.

⁴⁰ C'est ce qu'indique par exemple le « Becoming Roman » de Greg Woolf (voir Woolf 1994 et 1988).

⁴¹ Voir par exemple le livre éminemment discutable de D. et Y. Roman, *Rome, l'identité romaine et la culture hellénique*, Paris, Sedes, 1994, qui cherche notamment à distinguer dans l'art, l'architecture en particulier, des périodes d'hellénisation et, inversement aussi, de réaction contre l'hellénisme.

⁴² Pour une approche intéressante de la romanité, voir Giardina 1997, qui prend en compte les faits historiques et juridiques, mais aussi les représentations que les Romains se font d'eux-mêmes (représentations des divers peuples italiques et légende des origines troyennes de Rome).

⁴³ Sur le fait que les Romains se disent Grecs depuis toujours, voir F. Hartog, « Rome et la Grèce : les choix de Denys d'Halicarnasse », dans *Hellenismos* 1991, pp. 149-167. Voir aussi V. Huet et E. Valette-Cagnac, Introduction, *Et si les Romains avaient inventé la Grèce ?* 2005, p. 11 : « dès l'origine et jusqu'à une date avancée de l'Empire, Rome ne peut se penser indépendamment de la Grèce ».

⁴⁴ Le discours des moralistes notamment construit ce genre d'oppositions (voir par exemple Tite-Live, 34, 4, 4-5 : Caton l'Ancien oppose la multiplication des statues divines d'origine grecque aux « antéfixes d'argile des dieux romains », qui sont en fait d'origine étrusque ou grecque).

⁴⁵ Sur le concept d'altérité incluse, voir en particulier F. Dupont 2002 et « Conclusion : L'altérité incluse. L'identité romaine dans sa relation à la Grèce », dans *Façons de parler grec à Rome* 2005, pp. 255-277.

⁴⁶ Cf. P. Cordier, *loc. cit.* note 19, dans *Et si les Romains avaient inventé la Grèce ?* 2005, pp. 297-298 et p. 302 : « L'émergence de la notion de *métissage*, récemment élaborée au carrefour de plusieurs disciplines universitaires, veut permettre de définir l'identité dans l'interaction et de rendre compte des faits hybrides, c'est-à-dire de l'imbrication et de la simultanéité de l'altérité dans l'identité. » Certains chercheurs (Jane Webster, par exemple) utilisent aussi la notion de « créolisation » (voir V. Huet et E. Valette-Cagnac, Introduction, *Et si les Romains avaient inventé la Grèce ?* 2005, p. 10).

Au terme de ce cheminement, « l'identité » grecque ou romaine apparaît donc comme un objet complexe, une réalité non figée, mais mouvante et plurielle. L'identité d'un peuple comme celle d'un individu peut être multiple sans pour autant être conflictuelle. C'est pourquoi il faut toujours être attentif à définir précisément les contextes dans lesquels apparaissent des affirmations identitaires (lorsqu'une identité exclusivement grecque ou proprement romaine se trouve exprimée) et des pratiques culturellement connotées (par exemple celle du banquet à Rome). C'est que l'identité ne se construit pas seulement contre l'autre, mais avec lui et en l'intégrant.

Dans une époque où les questions d'identité (« européenne », « nationale »...) se posent de façon parfois aiguë ou font l'objet de polémiques, il peut être utile et instructif de s'apercevoir qu'en ce qui concerne l'Antiquité, les réponses ne sont ni simples ni univoques, ni pour les Grecs, les Romains, ou même pour nous, et qu'elles ont une histoire : il n'y a pas d'identité grecque ou romaine « en soi ». Cela nous invite aussi à la plus grande prudence : nous devons être conscients de la distance qui nous sépare des hommes de l'Antiquité et donc nous interdire toute annexion, à des fins partisans, de « leur » identité.

Bibliographie

Athenian Identity and Civic Ideology, Boegehold Alan L. et Scafuro Adele C. (éd.), Londres-Baltimore, 1994.

Autocoscienza e rappresentazione dei popoli nell'antichità, Sordi Maria (éd.), Milan, 1992.

Beard Mary, North John et Price Simon, *Religions de Rome*, Paris, Picard, 2006 (trad. de *Religions of Rome*, Cambridge, 1998).

Being Greek under Rome. Cultural identity, the Second Sophistic and the Development of Empire, Goldhill Simon (éd.), Cambridge, 2001.

Benabou Marcel, *La résistance africaine à la romanisation d'Auguste à Dioclétien*, Paris, F. Maspéro, 1976 (rééd. : La découverte, 1995).

Coinage and Identity in the Roman Provinces, Howgego Christopher, Heuchert Volker, Burnett Andrew (éd.), Oxford, 2004.

Constructing identities in late Antiquity, Miles Richard (éd.), Londres-New York, 1999.

Cordier Pierre, « Remarques sur les inscriptions corporelles dans le monde romain : de l'identification (*notitia*) à l'identité (*identitas*) », *Pallas* 65, 2004, pp. 189-198.

Cultural identity in the Roman Empire, Ray Laurence et Berry Joanne (éd.), Londres, 1998.

David Jean-Michel, *La Romanisation de l'Italie*, Paris, Aubier, 1994.

Dupont Florence, « Rome ou l'altérité incluse », *Rue Descartes*, 2002, pp. 41-54.

Et si les Romains avaient inventé la Grèce ?, Huet Valérie et Valette-Cagnac Emmanuelle (dir.), *Métis*, n. s. 3, 2005.

Façons de parler grec à Rome, Dupont Florence et Valette-Cagnac Emmanuelle (dir.), Paris, Belin, 2005.

Ferrary Jean-Louis, *Philhellénisme et impérialisme. Aspects idéologiques de la conquête romaine du monde hellénistique, de la seconde guerre de Macédoine à la guerre contre Mithridate*, B.E.F.A.R., n°271, Paris / Rome, De Boccard, 1988.

Giardina Andrea, *L'Italia Romana. Storie di un'identità incompiuta*, Rome/Bari, 1997.

Greek Identity in the Western Mediterranean. Papers in honour of Brian Shefton, Lomas Kathryn (éd.), Leyde-Boston, 2004.

Gruen Erich S., *Culture and National Identity in Republican Rome*, Londres, 1993.

Hall Jonathan M., *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, 1997.

Hall Jonathan M., *Hellenicity*, Chicago, 2002.

Hellenismos. Quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque. Actes du colloque de Strasbourg 25-27 octobre 1989, Saïd Suzanne (éd.), Leyde, 1991.

Identités et cultures dans le monde méditerranéen antique, Müller Christel et Prost François (éd.), Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.

Images and ideologies. Self-definition in hellenistic world, Bullock Anthony W., Gruen Erich S., Long Anthony A. et Stewart Andrew F. (éd.), Berkeley, 1993.

Le Roux Patrick, « La romanisation en question », *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, Paris, 59^{ème} année-n°2, mars-avril 2004, pp. 125-131.

Loraux Nicole, *Né de la terre : mythe et politique à Athènes*, Seuil, Paris, 1996.

Memoria e identità. La cultura Romana costruisce la sua immagine, Citroni Maria (éd.), Florence, 2003.

Noms, identités culturelles et romanisation sous le Haut-Empire, Dondin-Payre Monique et Raepsaet-Charlier Marie-Thérèse (éd.), Bruxelles, 2001.

Vernant Jean-Pierre, *L'individu, l'amour, la mort. Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1989¹, rééd. dans la collection « Folio/Histoire », 1996.

Veyne Paul, « L'hellénisation de Rome et la problématique des acculturations », *Diogène*, 106, 1979, pp. 3-29.

Woolf Greg, « Becoming Roman, staying Greek : Culture, identity and the civilizing process in the Roman Near East », *Proceedings of the Cambridge Philological Society*, new series 40, 1994, pp. 116-143.

Woolf Greg, *Becoming Roman : The Origins of provincial Civilization in Gaul*, Cambridge, 1998.